

Mc 3,31-35

La vie qui nous traverse

I

Ado, je faisais partie de la troupe de théâtre de mon lycée. Une année, nous avons monté un cabaret brésilien. Le portugais est ma langue maternelle. Et je fais de la musique. À l'époque, je chantais. L'enseignante qui dirigeait la troupe m'a demandé de faire certains des numéros de chant. Pour l'occasion, le lycée avait embauché des musiciens professionnels, des Brésiliens qui jouaient à merveille. Ils m'aidaient avec ma prononciation un peu rude. J'interprétais des classiques d'Antonio Carlos Jobim et de Luiz Bonfá.

Lors d'une représentation, je sors des coulisses et m'avance vers le micro. Les musiciens ont entamé Manhã de Carnaval. La musique chaloupe doucement. Le projecteur se braque sur moi. Je m'apprête à entonner le premier couplet. Tout à coup, une voix venue de la salle couvre le son des instruments. Elle crie : « C'est mon fils ! »

La salle est partie en éclats de rire. Malgré la puissante lumière blanche braquée sur moi et l'épaisse couche de fond de teint qui couvrait mon visage, le public a pu remarquer que je rougissais de la tête aux pieds. Pour l'ado que j'étais, je venais de vivre le sommet de l'humiliation. Pour ma mère, j'étais à ce moment-là sa plus grande fierté.

Ma maman était portugaise. C'était une maman qui donnait tout pour ses enfants. De nous, elle attendait tout aussi. Ses exigences me paraissaient parfois délirantes. Une maman qui me serrait fort dans ses bras, au point que, parfois, j'en étouffais. Une maman presque fusionnelle, mais pas tout à fait. J'y veillais. Une mère latine, quoi.

Alors, lorsque j'entends ce passage tiré de l'Évangile où Jésus envoie promener sa mère, avec ses frères et ses sœurs, je ne peux pas m'en empêcher : je pense à ma mère. Parce qu'il y a beaucoup de choses en commun entre une mère qui vient d'un village perdu dans les montagnes du nord du Portugal, et une mère qui vient d'un village perdu dans les montagnes de Galilée. Même si deux mille ans les séparent. Elles partagent beaucoup de choses, notamment à propos de ce que devrait être une famille, de comment leurs fils devraient réussir leur vie.

Lorsque j'entends ce passage de l'Évangile, je pense à Marie. À la façon dont les paroles de son fils ont dû la faire souffrir. Il lui a quand même dit qu'elle n'était pas sa mère. Enfin, qu'il ne suffisait pas de l'avoir mis au monde ou de l'avoir élevé pour être sa mère. C'est plutôt raide, non ?

Rassurez-vous, je n'ai jamais rien dit de tel à ma mère. Mais je l'ai quand même faite souffrir.

En revanche, mes parents m'ont dit des choses proches de celles qui s'échangent entre Jésus et sa famille. J'étais ado. Je venais de découvrir un groupe de jeunes hyper sympa. Ils étudiaient la Bible. C'était bien plus intéressant que le caté chez les cathos. Ils étaient évangéliques – franchement fondamentalistes, mais très accueillants. Quand je posais des questions, ils me prenaient au sérieux et essayaient d'y répondre. Lorsque j'ai dit à mes parents que je ne souhaitais plus continuer le caté. Ça a été le drame. Ils ont tout fait pour me dissuader, même si leur pratique du catholicisme se limitait à assister aux baptêmes, aux confirmations ou aux mariage des cousins. J'ai eu droit au chantage, à la totale. Mais ça ne me dissuadait pas.

Un jour, par dépit, mon père – qui ne savait pas quoi faire de son ado qui se plaisait chez les fondamentalistes. Mon père, mon héros, ce type fantastique. Mon père me dit : « tu n'es plus mon fils ». Il ne le pensait pas vraiment. Ça n'a duré que deux minutes. Un coup de sang. Mais il m'a fallu vingt ans pour m'en remettre, tellement ça m'a chamboulé. Je suis latin. La famille, c'est sacré.

Lorsque nous nous disputons à propos de religion, j'avais l'impression qu'ils restaient au dehors. Qu'ils ne cherchaient pas vraiment à comprendre de l'intérieur ce que je recherchais, ce que je ressentais. J'avais l'impression qu'ils me rappelaient à l'ordre, qu'ils me demandaient de rentrer dans les clous, dans le rang. Par peur de ce que pourraient penser les familles espagnoles et portugaises que nous côtoyions. Mon cheminement leur semblait bizarre : d'abord, la religion, j'y croyais vraiment. – Quelle lubie ! Ensuite, je m'écartais du catholicisme. Ils pensaient que je délirais, que je les avais trahi, couverts de honte.

II

La famille de Jésus a un peu la même impression. Lorsque Jésus revient chez lui et que la foule se rassemble dans sa maison, sa famille débarque pour se saisir de lui. Ils veulent le reprendre en main. L'évangéliste rapporte leurs paroles : « ils

affirmaient : “Il a perdu la tête.” » (3,20). Le texte grec dit littéralement : « Il est *hors de lui* ». Il est fou.

La famille de Jésus n’est pas la seule à penser qu’il a perdu la tête. Bientôt, les scribes débarquent de Jérusalem et diagnostiquent la cause de ce comportement anormal : Jésus a un démon. Il n’est pas seulement fou. Il est sous l’influence du mal, du prince des démons.

Jésus ne s’en laisse pas compter. Il remet aussitôt ces savants exorcistes à leur place, montrant la bêtise de leur propos.

Alors la famille de Jésus fait une nouvelle tentative. Cette fois, sa mère fait le déplacement, flanquée de ses fils et de ses filles. Dans une culture si sensible à l’honneur et à la honte du clan, la situation peut difficilement être pire. C’est tout l’ordre social et religieux qui est en jeu. Mais les choses n’ont pas fini d’empirer.

Marc est le seul évangéliste à oser raconter les choses comme elles se sont passées. Le portrait qu’il dresse de Marie et des frères de Jésus n’est pas flatteur. Marc écrit : « Restant au dehors, ils *font appeler* Jésus » (3,31). Ce même verbe, « appeler », l’évangéliste l’emploie pour décrire l’appel que Jésus adresse à Jacques et Jean, au moment où ils les rencontre. Le texte dit : « il les appela ; ils laissèrent leur père Zébédée dans la barque avec ses ouvriers, et ils le suivirent » (1,20). C’est une affaire d’appel, de vocation.

Matthieu a tendance à minimiser l’incident. Il rapporte que sa famille « cherche à parler » avec Jésus (Mt 12,46). Luc fait de même : « ils veulent voir » Jésus (Lc 8,19). Même entre les évangélistes, il y a un malaise. Parce que Marc raconte l’histoire tout de go, sans prendre de gants, au risque de jeter l’opprobre sur la famille de Jésus. Une famille qui, après la mort de Jésus, occupe d’importantes responsabilités dans l’Église de Jérusalem.

Mais Marc raconte les événements sans fioritures : la famille de Jésus, à commencer par sa mère, se sont mis en travers de l’appel de Jésus. Et ils l’ont fait, sans essayer de comprendre ce que Jésus ressentait, ce qu’il vivait profondément. La profondeur, l’intériorité, ce n’était pas leur problème. Eux, ils étaient préoccupés par l’honneur de la famille, par le qu’en dira-t-on, par le respect de la bienséance, de l’ordre social et religieux. Marc écrit avec beaucoup de finesse : « Restant au-dehors, ils font appeler Jésus » (v. 31). Et, plus loin, l’évangéliste rapporte les paroles des envoyés de la famille : « Voici ta mère, tes frères et tes sœurs. Dehors. Ils te cherchent » (v. 32).

On pourrait aussi traduire : « ils te cherchent dehors ». Alors que Jésus n'y est pas. Jésus est à l'intérieur. Mais eux, ils cherchent dehors, là où il n'est pas. Parce qu'ils ne cherchent pas vraiment. Ils ont déjà trouvé, dehors. Ils attendent juste que Jésus les rejoigne, dehors. Ils disent que Jésus est « hors de lui ». Mais ils le font depuis dehors. Mais Jésus n'est pas « hors de lui » : Jésus est à *l'intérieur*.

Jésus est à l'intérieur, parmi une communauté qui se met à l'écoute de Dieu. Une communauté capable de faire la part entre le dehors et le dedans.

Marc a choisi de raconter l'histoire comme elle s'est passée, parce que les personnes pour lesquelles il écrit résonnent avec cette histoire. Elles aussi, elles ont été rejetées par leurs parents, par leur clan, par leur village. Parce qu'elles étaient différentes. Parce que l'appel qu'elles entendaient résonner à l'intérieur d'elles-mêmes les conduisaient à relativiser les appartenances dont elles avaient hérité. Parce qu'elles osaient imaginer une autre communauté, plus ouverte, plus universelle, capable d'accueillir Dieu sous les traits d'un homme.

Cette souffrance de Marie et de Jésus, ce déchirement entre eux, ce n'est pas seulement leur histoire de famille. Cette histoire résonne avec le vécu des personnes pour lesquelles Marc écrit. Des personnes qui ont été méprisées, violentées, reniées par leurs proches, parce qu'elles avaient fait le choix de répondre à un appel intérieur, de suivre Jésus, de former une communauté ouverte par un amour aussi concret qu'universel.

Aujourd'hui encore, cette histoire que rapporte Marc continue de déranger, y compris parmi les chrétiens. Surtout lorsque ces chrétiens invoquent la Bible ou la tradition chrétienne pour sacraliser une modèle particulier de la famille. Tout doit rester en ordre, disent-ils, à sa place, comme Dieu l'avait prévu depuis la Création du monde. Surtout, que rien ne bouge.

Cette histoire dérange parce qu'elle dit qu'une famille, ce n'est pas seulement une affaire de biologie et de patrimoine génétique, avec un géniteur et une génitrice. Une famille, ce n'est non plus pas une simple affaire d'héritage social, avec un papa et une maman. Une famille, c'est bien davantage. C'est une réalité qui ne se limite ni au biologique, ni au social. Une réalité spirituelle, dynamique, ouverte sur l'avenir, un projet à construire :

« Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ? [...] Celui/celle qui fait la volonté de Dieu, celui-là/celle-là est pour moi un frère, une sœur, une mère » (v. 33-35).

III

Récemment, notre fille m'a dit qu'elle s'intéressait à l'islam. Elle m'a demandé de lui procurer un Coran. Elle a bientôt seize ans. J'ai essayé de l'élever dans la foi chrétienne. À présent, elle fait son propre chemin. Elle explore son rapport à Dieu, à elle-même, au monde et aux autres. J'ai beau être sociologue des religions, le papa en moi est parfois déstabilisé par les choix de sa fille. Et c'est bon qu'il en soit ainsi.

Être déstabilisé, c'est normal. C'est une invitation. À faire retour. Retour vers l'intérieur. Vers mon intériorité. Cet intérieur où se tient Jésus, à l'écoute de son appel. Ce n'est pas facile de faire retour, en particulier lorsqu'on est bousculé. On aimerait alors que le monde reprenne son ordre, que tout redevienne plus simple, comme avant, comme « au bon vieux temps », comme quand ma fille était la « petite princesse de son papa ». Mais elle est plus que cela. Elle est une personne. Un mystère à part entière.

Faire retour, c'est accepter de se mettre à l'écoute de ce changement qui m'ébranle. Et, pour cela, j'ai besoin de me connecter à mon intériorité, mais aussi à une communauté. Une communauté qui m'apprend à écouter, à me laisser interpeller, à repenser les rapports entre le dedans et le dehors, à discerner là où Dieu m'appelle. Là où Dieu nous appelle. Pour créer de nouveaux liens. Et laisser la vie qui nous traverse s'épanouir.

Amen